

# Quand elle dansait

(Entre arabesque et sarabande)

C'ÉTAIT plutôt cosmopolite, polyglotte et vraiment pas du cake, la vie chez Isadora Duncan, irlandaise d'origine née à San Francisco en 1878, morte sur la Corniche en 1927 dans une dèche luxurieuse, « victime de la complicité d'une voiture de course et d'un châle rouge », comme condoléa Cocteau. Cette journée comme les autres, dans son duplex de la rue de la Pompe, en 1923, imaginée par Martin Sherman et adaptée avec un enthousiasme d'une grande sensibilité par Anny Duperey, n'est en effet pas commune.

D'abord, il y a elle, Isadora. L'objet d'un véritable culte, un mythe pour beaucoup, danseuse sur le retour, du retour à l'Antiquité grecque, à la nature, à la vie même. Mystique et novatrice, elle incarne, mime, boit la musique qu'elle vibre à travers pauses sans se soucier des règles du ballet classique, vêtue d'une simple tunique souvent bien transparente, quand on ne la présente pas à moitié nue. Merveilleuse Anny Duperey : c'est ici du grand art.

A 45 ans, Isadora vient d'épouser, l'année précédente, un autre génie encore plus piovrot et beaucoup plus mal embouché qu'elle : le poète ivrogne, le beau révolutionnaire et totalement ignoble Essenine, qu'elle a récolté à Moscou, où elle a ouvert une école en 1921 pour apprendre au peuple à mieux respirer les aubes rouges qui montent. C'est d'ailleurs un Russe

estampillé, Oleg Menchikov, qui tient le rôle après avoir joué la pièce à Londres, et l'on comprend qu'il y ait reçu le prix Laurence Olivier : goujat, sensuel, charmeur, intello dépravé, il a tout pour se faire haïr et aimer d'elle - et par nous applaudir.

L'impresario-copine tout aussi timbrée, qu'interprète à merveille Michèle Moretti, met le feu à la poudrière en poussant au milieu du couple une traductrice rencontrée la veille dans un vernissage, mon Dieu !, elle avait totalement oublié : Mlle Belzer. Ah ! côtoyer Isadora, lui parler, la toucher... mais tout traduire, est-ce possible ? C'est trop infâme ce que raconte l'autre, ce poème surtout où la chienne hurle sous la lune comme une idiote après avoir perdu ses deux petits. Comme Isadora a perdu ses enfants, noyés sous ses propres yeux. Catherine Rich est bouleversante.

Rajoutez encore Louise Vincent, Jérôme Berthoud, Gian Franco Salemi, Emmanuelle Laforge : tous excellents. Au point de se demander si la pièce, après tout, ne vaut pas surtout par les acteurs. Mais on ne va pas se plaindre d'un excès de qualité. Dans le beau décor de Nicolas Sire, Patrice Kerbrat s'est régalé à mener à la baguette cette bohème des années folles, tous atteints par la danse de Saint-Guy. Ils jouent. Oui, mais leur vie.

**Bernard Thomas**

● A la Comédie des Champs-Élysées.